

## Chapitre 16 : Cacophonie autour du mariage II (1957 – 1959 : 22 ans)

### Bourgeon de la nouvelle époque

C'est le 11 novembre 1959. Ce jour-là correspondait à l'anniversaire d'une grande fête nationale française. A l'époque, nous portions tous la nationalité française. De nombreux français nés sur le sol français étaient invités à partager avec nous le plaisir des festivités. Le capitaine, chef du poste et son épouse, tout comme le médecin-lieutenant militaire et son épouse, nous ont honoré de leur présence. Ils ont l'air heureux d'être parmi nous. Ils étaient d'autant joyeux de voir le commencement de l'abolition du racisme entre des êtres qui pourtant embrassaient la même religion. Au cours d'un petit discours, le capitaine a raconté :

«L'Algérie va peut-être dans le futur être séparée de la France, c'est tout à fait dommage. Je ne suis pas pour cette séparation mais si les circonstances l'imposent on n'y peut rien faire. En tous les cas si j'étais encore là, à vivre avec vous ici à Aoulef, je serais le premier à faire de mon mieux pour encourager les jeunes de deux races à se révolter contre leurs parents pour détruire cette sale discrimination qui nuit les relations propres entre les communautés et qui nourrit des haines. Des discordes inutiles finissent par affaiblir la capacité de l'être humain, physiquement et moralement. Le racisme nourrit la haine injustifiée et rend les cœurs impitoyables d'où plus aucune solidarité ne sort. Le racisme tue purement et simplement tout ce qui peut améliorer l'aide réciproque. En France, l'émancipation a atteint le point culminant et nous n'avons plus cette discrimination. Mais nous avons même honte quand on entend parler de ce que nos ancêtres avaient pratiqué contre l'homme noir au sujet de l'esclavage. Devant la loi divine nous sommes tous égaux et il n'y a aucune supériorité d'une race sur l'autre. Quel plaisir de voir maintenant des noirs mariés à des blancs et vice versa. Ce croisement consolide le rapprochement entre les races, engendre des descendants plus robustes et élimine les maladies héréditaires.»

### Réconciliation entre deux familles

Ce n'était qu'après plusieurs mois de séparation entre les deux familles que l'usure du temps a commencé petit à petit à calmer les esprits mais la hésitation tenait encore place dans les cœurs. Un jour, un sage appelé M. Zin Eddine Ouatik, de passage à Aoulef et venant de Tamanrasset, a su que son père Sidi Mohammed Ouatik était mêlé dans le rapprochement entre Messaouda et moi, et que le contrat de mariage s'était fait représenté par son fils Moulay Idriss. Le fait a motivé M. Zin Eddine Ouatik et il nous a contacté, ma famille puis la famille de Messaouda. Il a préparé soigneusement et audacieusement la réconciliation. M. Ouatik Zin-Eddine était le chef de Zaouia Moulay Lahcène qui se trouvait sur le chemin entre In-Salah et Tamanrasset et il était donc respecté par tous les habitants. Il voyait en cette réconciliation une vertu qui consolidait la foi que Dieu nous conseille de suivre pour ne jamais garder rancune. Il a trouvé une occasion à ne pas rater. Il a fait la navette entre les deux familles. Habilement comme un diplomate chevronné, il a répété de voir les deux parties en racontant que quelqu'un qui entravait les démarches aurait un châtement divin. Il a dit : «Quand on est croyant en Dieu, qu'on nourrit une foi sincère, on a un cœur sensible. Imaginez, si on résiste, le malheur vient tout de suite. Cela n'est que le résultat d'avoir fait obstacle à un saint qui fait une action humanitaire.»

Il m'a envoyé un matin un émissaire pour me demander s'il convenait de nous voir chez moi avant le coucher de soleil du même jour. Mon foyer était encore inhabité. J'ai accepté sa proposition. La rencontre s'est faite comme prévu au temps voulu. Il m'a proposé de faire la prière de la fin de journée ensemble.

- Nous nous trouvons chez toi, tu dois conduire cette prière, m'a-t-il dit en signe de politesse.

- Je le ferais si j'étais plus âgé que toi, mais comme ce n'est pas le cas, c'est à toi de la conduire, ai-je répondu.

Il s'est avancé d'un demi pas. Nous avons fait notre prière enfoncés profondément dans la foi. Nous avons terminé les trois recourbements de salat El-Meghreb. A la fin, il a levé ses deux mains vers le ciel et a fait un long discours demandant à Dieu de l'aider pour atteindre le but. Il s'est retourné face à moi.

- Comme tu n'as pas osé renvoyer ma figure, Dieu te récompensera par une vie heureuse et bien équilibrée, m'a-t-il dit. Ce foyer sera plein d'enfants et

de prospérité. Si ce que je t’ai dit n’arrive pas, je t’autorise de brûler du bois sur ma tombe.

- Nous sommes tous les deux en vie et nous ne savons pas qui quittera le premier.

- C’est vrai, mais c’est une expression qu’on dit quand on a affaire à quelqu’un qui ne s’écarte pas de la logique. Tu n’as même pas la moitié de mon âge. Je te souhaite une longue vie

Il m’a demandé de l’accompagner chez mon père où Messaouda et moi vivions encore ensemble en grande famille. Ma maison était prête à être habitée, mais nous préférions ajourner le plus possible le déménagement. Mon père est devenu bigame. Il a ajouté une autre femme. C’était une de ses cousines, fille de son oncle maternelle. Cette deuxième femme a donné naissance à ma demi-sœur Mebarka. Ma mère me faisait toujours allusion à rejoindre mon foyer pour y être bien plus à l’aise, mais Messaouda et moi voyions que plus on restait ici, plus on s’enfonçait dans l’oubli. Plus on se patientait, plus la situation se stabilisait, les esprits se calmaient. Moulay Zin-Eddine a vu mon père et lui a proposé de prendre Messaouda avec lui pour l’amener à la maison de ses parents. Mon père a immédiatement accepté.

- Nous ne savons comment vous remercier pour cette initiative, Dieu seul te récompensera pour cet acte humanitaire, a dit mon père. Dieu et son prophète Mohammed a conseillé pour une telle action et l’avantage divine est pour le premier qui se plie pour tendre la main à son adversaire.

- N’hésitez pas, vous êtes dans la bonne voie et soyez sûr que Dieu est avec vous. Cela me fait plaisir de me trouver face à un homme aussi compréhensif que toi, a répondu Zin-Eddine.

Ce dernier s’est adressé à Messaouda.

- Alors que penses-tu de notre tissage ?

Messaouda a hésité un moment et sa figure est devenue livide de peur !

M. Zin-Eddine s’en est rendu compte. Il l’a rassurée.

- Rien n’arrivera à toi sous ma protection.

Un sourire épanouissant a remplacé la peur sur son visage. Elle était intérieurement heureuse de cette réconciliation. Elle a accepté sa proposition et est sortie en le suivant. Deux heures après, tard dans la nuit, il l’a ramenée chez nous. Il l’a enveloppée de bénédiction.

- Dieu est avec toi, lui a-t-il dit. Tu seras heureuse et une mère d’une famille exemplaire grâce à Dieu, a-t-il ajouté.

Il s'est retourné vers moi.

- Demain, m'a-t-il annoncé, tu iras avec elle à la maison de ses parents. Vous avez tous les deux la bénédiction d'Allah ! Ne me contrariez pas, vous verrez que tout ira bien ! Chose faite.

Le lendemain soir, je l'ai accompagné. Nous voilà reçus avec sourire aux lèvres comme des enfants revenant au foyer après une longue absence. Depuis ce jour-là, tout allait au mieux entre les deux familles et nous nous sentions même un peu gâtés par tous les parts, ma famille ainsi que celle de Messaouda. Les uns et les autres se rendaient visites réciproquement. L'affection réciproque se nourrissait entre les deux familles. Rassurés de la situation à notre avantage, Messaouda et moi avons pris la décision de déménager pour nous installer définitivement dans notre maison qui se trouve à mi-chemin entre deux familles, celle de M. Ali Ben Lakhdar, habitant la fraction d'Oumanat et celle de Hamadi à 200 m environ dans le même quartier. Nous nous rendions visite fréquemment entre les deux familles.

Messaouda est tombée enceinte. C'était mon père qui a remarqué le premier. Il l'a raconté à ma mère qui à son tour a confié à ma tante Aicha. Messaouda, la première concernée, inexpérimentée n'apprend la nouvelle que par ma tante. Et Messaouda m'a enfin informé.

- Je ne sens rien mais la tante Aicha est venue me faire connaître que je suis enceinte, m'a-t-elle dit. J'espère que ce qu'elle vient de me dire est juste.

Nous ne sommes mariés que depuis trois mois et je ne croyais pas que c'était possible mais j'ai gardé le silence. L'avenir révélerait la réalité. Un mois plus tard, la rumeur s'est propagée. C'était la grande joie dans les deux familles. Les uns disaient : «les descendants cherchent leurs parents». Les autres racontaient : «On ne peut être contre le destin. Si Dieu veut quelque chose, on ne peut l'empêcher d'arriver. La loi divine est le maître de notre sort».

## **Le combat à Sidi M'hanni**

Nous entamions notre vie paisible et heureuse. Nous rendions souvent visite le soir à des familles proches. Tantôt à mes parents, tantôt à la maison des parents de Massouda ou à des amis. Nous recevions également beaucoup de visites de nos amis français. Un jour, hôtes et invités, tellement heureux, en séance d'invitation au dîner de certains de nos amis français, une mauvaise nouvelle nous est tombée comme une foudre sur la tête. Elle a endeuillé notre

plaisir. Tous les présents ont partagé le même sentiment. Ces français étaient pour la cause algérienne. Ils militaient secrètement pour l'indépendance algérienne. La plus acharnée pour cette cause était Mme. Jouando. Elle était pourtant juive originaire de Constantine. C'était elle qui a semé en moi le patriotisme en m'incitant à œuvrer pour la justice dans ce pays. Elle m'a appris ce que c'était que la politique et ce que c'était que la libération du peuple.

Au cours de ce diner, nous avons appris le complot de Sidi Mhanni à 30 km au Nord de Foggaret Ez'Zoua. Nous étions jusqu'au moment donné tranquille au sud. La guerre de libération nationale s'est déclenchée le premier novembre 1954. Ce conflit s'est développé au fur et à mesure qu'il a pris de l'ampleur en longueur et en largeur sur tout le territoire. Le combat de Sidi M'hanni, à quelques dizaines de km à vol d'oiseaux au nord-est de Foggaret-Ez-Zoua en était un. Cet accrochage a eu lieu entre trois rebelles en passage et quelques soldats de l'armée française. Le bilan: sept morts des forces françaises dont un lieutenant interprète. Les rebelles ont pris la fuite. Quelques jours après, ils ont été battus sur le plateau de Tadmaït, entre In-Salah et El-Goléa. Le lendemain du combat, le capitaine Meunier a réuni les harkis qui étaient sous son commandement à Aoulef et leur a expliqué franchement ce qui s'était passé à l'est d'In-Salah. Cette agitation a semé la peur dans les cœurs de la population du sud qui jusqu'à cet incident a été épargnée de tout ce qui se passait dans le nord. On craignait que l'armée française faisait ce qui lui passait par la tête pour se venger.

Mais pourtant, ces moudjahidines ne sont pas venu ici pour faire la guerre. Ils sont armés uniquement pour le cas éventuel d'attaque. Ils avaient l'habitude de sillonner l'extrême sud pour contacter secrètement les militants en vue de ramasser les cotisations mais aucunement de pousser la population à se soulever contre les français car ils savaient très bien qu'il n'y avait aucun moyen de faire le maquis sur ces étendues sahariennes dépourvues de montagnes, de végétations et d'eau. L'avion y pouvait facilement et de loin découvrir l'ennemi. Cette fois-ci un mouchard a averti les autorités militaires à In-Salah. Une troupe s'est déplacée pour les trouver et les anéantir. Les trois moudjahidines voyageaient à chameaux. Leur prévision c'était de rejoindre El-Goléa. Ils faisaient cuir leur déjeuner au bois dans une marmite suspendue à un trépied. Le ronflement des moteurs des véhicules les a mis en doute. Comme ils étaient munis de jumelles de longue vue, ils ont consulté le reg. Ils ont remarqué que le

danger était éminent. Se sauver ? Impossible ! Les voitures à tous terrains étaient plus rapides qu'eux. Ils se sont éloignés de leur marmite, se sont cachés derrière des roches ou des pierres et ont préparé leur embuscade. Leur disposition de défense était rassurée. Cachés derrière les remparts, ils étaient invisibles. Les militaires sont arrivés. N'attachant aucune importance à ce qui les guettait, ils se sont arrêtés près de la marmite. Quand l'officier s'est levé dans la voiture, la première balle a percé dans la cervelle de ce lieutenant interprète. Le combat a été déclenché. La débandade des jeunes soldats français ne s'est pas faite attendre. Les harkis n'ayant aucune expérience ont laissé leur voiture et gagné en courant Foggaret-Ez-Zoua. Les Moudjaheddines ont trouvé suffisamment de temps pour ramasser ce qu'ils pouvaient et brûler les véhicules et même un soldat originaire d'in-Salah qui, paraissait-il, se montrait courageux et n'hésitait pas à échanger des insultes avec les ennemis. Ils sont partis vers le nord, certainement à destination d'El-Goléa. Après plusieurs jours de marche, leur réserve en eau a été épuisée. Entre temps ils étaient poursuivis par des soldats français guidés par des connaisseurs de la région. Ils ont tué un chameau pour récupérer la réserve qui restait dans l'estomac de la bête. Le temps ne leur était pas favorable. Un autre chameau leur suffisait pour arriver à bout mais le convoi français était bien plus rapide. Ils ont été attrapés et finalement tous les trois ont été abattus. C'était ce que nous avons appris de différentes sources de la population locale. Quant à moi, je me suis renseigné directement auprès d'un ancien militaire français qui y était présent et qui a même été touché légèrement la jambe par une balle ennemie. Il s'agissait de M. Daoui Ali, originaire d'Ouargla. Il s'était marié à Aoulef et il y habitait à cette époque-là. Il était l'un de soldats français qui avaient pris la fuite de plusieurs dizaines de km en courant.

Quelques jours après, des militaires sont venus de Reggane en jeep. L'engin a traversé l'entrée du bordj à toute allure comme sur piste libre. On a senti que ceux qui étaient à bord étaient en plein colère. Moi, je sortais du magasin de la SAP, portant un sac de 25 kg de blé sur mon épaule. La voiture virulente m'a accosté. J'ai sauté mais le sac est tombé. Le pneu est passé par-dessus et a fait éclater le sac en deux. Un lieutenant est descendu et venu vers moi. Avant de dire quoi que cela fût, il m'a flanqué un coup dur sur l'oreille avec un petit bâton qu'il tenait dans sa main.

- Pendant que je grondais les harkis dans la cour ce matin, je t'ai vu devant ton bureau, les mains sur les hanches comme un barbeau, m'a-t-il dit.

Mes attitudes ne t'ont pas plu ou bien quoi ? Attention, tu risques de ne plus voir le soleil.

J'ai eu tellement peur craignant d'être arrêté en ce moment où les militaires étaient en colère. Je me suis résigné à garder le silence sans rien dire.